

## Avant-propos

Son silence a créé le mythe.

Il y a vingt-cinq ans, Jackie Kennedy nous quittait. Une femme longtemps enfermée dans une image glamour. En toute discrétion, elle était pourtant restée une des voix de la famille Kennedy, veillant à la préservation du clan.

Celle qui avait marqué les plus grands hommes d'État, de Charles de Gaulle à Khrouchtchev, n'a pas voulu partager son expérience ni souhaité se dévoiler. Elle a par exemple refusé d'écrire ses mémoires. Et, dans son testament, elle enjoignit à ses enfants de ne publier ni ses notes ni ses lettres<sup>1</sup>. Un culte du secret qui s'explique par une volonté farouche de préserver son intimité tout au long de sa vie.

Malgré les centaines de couvertures de magazines, les photos volées, les biographies multiples, pour sa fille Caroline, « les gens ne la connaissent pas du tout<sup>2</sup> ».

---

1. Dernières volontés et testament de Jacqueline K. Onassis daté du 22 mars 1994.

2. Interrogée par Diane Sawyer pour ABC dans le cadre du documentaire *Jacqueline Kennedy: In Her Own Words*, diffusée le 13 septembre 2011 à l'occasion de la parution aux États-Unis de l'ouvrage *Historic Conversations on Life with John F. Kennedy. Interviews with Arthur M. Schlesinger Jr*, New York, Hyperion Books, 2011.

Le 19 mai 1994, elle a quitté cette terre en emportant ses souvenirs. Pendant des décennies, elle a pourtant occupé une place considérable dans les médias. Le magazine de mode *Women's Wear Daily* aurait pu être rebaptisé *Jackie's Wear Daily*. Même de l'autre côté du Mur, en pleine guerre froide, les femmes se sont approprié son look et ses coiffures légendaires.

Mais derrière l'image sur papier glacé, chic et impénétrable, derrière ses lunettes « *so Jackie* », se cache une personnalité affirmée. Son charisme, son charme, son magnétisme sont vantés par ceux qui ont eu la chance de la côtoyer. Pour son amie Nicole Salinger<sup>1</sup>, elle est « simple et sophistiquée, détachée et passionnée, disciplinée et fantasque, chaleureuse et absente, gaie et grave ». « Personne ne connaît sa curiosité intellectuelle, son sens du ridicule, son sens de l'aventure », poursuit Caroline<sup>2</sup>.

La dernière interview qu'elle ait accordée concernait son travail d'éditrice – et il avait été bien précisé qu'elle ne parlerait d'aucun autre sujet. En tout, la First Lady n'a accepté que trois entretiens significatifs après l'assassinat de son mari pour évoquer sa vie à la Maison Blanche.

Le premier à Theodore H. White, à Hyannis Port, la résidence des Kennedy, le 29 novembre 1963. Quelques jours à peine après les obsèques de John Fitzgerald Kennedy, Jacqueline donne une interview publiée par le magazine *Life* une semaine plus tard. Les notes prises par Theodore H. White au cours de l'entretien ont été mises sous scellés jusqu'en 1995, soit

---

1. Nicole Salinger, *Jackie*, Éditions Assouline, 1998.

2. Interrogée par Diane Sawyer pour ABC, *op. cit.*

un an après la mort de l'ex-Première dame. Jusqu'à peu, ces notes contenaient les seuls commentaires publics de Jackie Kennedy sur son expérience auprès de JFK.

L'autre interview est plus longue – et enregistrée cette fois. Réalisée en 1964, elle dure cinq heures et treize minutes. Jackie Kennedy se confie à propos de l'assassinat du président, à l'historien William Manchester. Mais les bandes, sous scellés, garderont leurs secrets jusqu'en 2067.

Les cassettes d'Arthur M. Schlesinger auraient dû connaître le même sort. C'est Jackie Kennedy elle-même qui avait demandé à être interviewée par cet historien lauréat du prix Pulitzer, ancien professeur à Harvard et conseiller personnel du président Kennedy. Schlesinger avait formé le projet de construire une « histoire orale » de la présidence. Une nouvelle méthode de recherche s'appuyant uniquement sur le dialogue grâce à des enregistrements de témoins racontant, sur le vif, les années Kennedy. Pour justifier ce projet auprès de Jackie, Schlesinger souligne que Truman et Eisenhower ont pu coucher par écrit le récit de leurs années à la Maison Blanche tandis que JFK, lui, n'en a pas eu le temps. En janvier 1964, Jacqueline et Robert Kennedy donnèrent leur accord. C'est ainsi que plus de mille entretiens furent menés auprès de proches, conseillers, hommes politiques et dirigeants étrangers.

Caroline retrouve les cassettes à la mort de sa mère. Elles étaient cachées dans un coffre, sous scellés, avec cette précision : « Soumis aux mêmes restrictions que les entretiens de Manchester. » Mais Caroline décide de ne pas respecter cette volonté maternelle. Seule

héritière Kennedy depuis l'accident d'avion de son frère John-John en 1999, elle veut partager ce secret. En 2011, elle publie la transcription de ce dialogue pour associer Jackie au cinquantième anniversaire de l'accession de JFK à la présidence des États-Unis. Une manière de lui rendre sa place au cœur de l'Histoire.

Caroline le sait : ces bandes offrent une immersion extraordinaire dans les pensées et les sentiments de l'un des personnages les plus impénétrables du xx<sup>e</sup> siècle. En faisant parler ce fantôme, cette voix d'outre-tombe, elle a voulu faire découvrir la First Lady à ses propres enfants mais aussi à tous les Américains. Ces bandes donnent à entendre la vraie Jackie, beaucoup plus intéressante que le mythe, selon sa fille.

Pour la première fois, Jacqueline se raconte de manière très intime, partageant ses doutes, ses joies, ses peines. Elle parle de son couple, de leur quotidien à la Maison Blanche et ne cache pas les moments difficiles de son président de mari, qu'elle appelle amoureusement « Jack<sup>1</sup> ». Des confidences qui frôlent parfois la confession.

Après les dizaines de livres publiés à son sujet, les conversations avec Arthur M. Schlesinger révèlent une nouvelle personnalité. Derrière l'icône bien connue, polie et policée, se cache une femme loquace, avec du caractère, maniant l'ironie avec précision, et souvent cinglante. À mille lieues de son image publique douce et discrète, on découvre un esprit vif, un franc-parler et un regard avisé sur le monde politique de l'époque. Jackie Kennedy s'exprime sur les anciens présidents, les chefs d'État étrangers, les

---

1. Diminutif de John. JFK était appelé « Jack » par tous ses proches.

membres du gouvernement. « Ces enregistrements nous font découvrir une Jackie Kennedy beaucoup plus immergée dans la politique [...] qu'on ne le présumait jusqu'à présent<sup>1</sup> », souligne l'historien et politologue Allan Lichtman, professeur à l'American University de Washington. Cette interview est un trésor. Elle révèle le rôle déterminant de Jacqueline Kennedy à la Maison Blanche.

Sa place auprès de JFK était jusqu'alors méconnue. Sans jamais avoir essayé d'être une conseillère politique, sans s'immiscer dans les affaires de l'État, elle a réussi à jouer un rôle. Irrévérencieuse et spontanée, la First Lady a innové dans de nombreux domaines. Et tracé la voie pour les Premières dames à venir. Elle a imposé sa présence, devenant très vite une ambassadrice de la culture américaine. Elle est ainsi au nombre des rares femmes à avoir marqué l'Histoire. Pourtant, comme le souligne l'historien Michael Beschloss, même un intellectuel aussi savant que Schlesinger considérait l'opinion de l'épouse du président comme secondaire. En effet, sur mille entretiens menés, jamais il n'aurait pensé interroger Jackie Kennedy si elle n'en avait expressément fait la demande. Comme si le rôle de First Lady semblait d'emblée subalterne à ce proche du trente-cinquième président des États-Unis. Or, pour Beschloss, seule la femme de Franklin Delano Roosevelt, Eleanor, a eu plus d'influence sur ses contemporains américains. Il ajoute : « Ce témoignage prouve qu'elle en savait beaucoup plus sur la

---

1. Lorraine Millot, « Jackie Kennedy, dame de fiel et épouse modèle », *Libération*, 15 septembre 2011.

vie politique de John Kennedy qu'elle ne voulait bien l'avouer, et son influence fut réelle. »

Steve Schlesinger, le fils de l'historien, souligne également que ces enregistrements ont été faits à la demande de Jackie. « En écoutant les bandes, mon père semble très nerveux lors des premières conversations. Le fait d'interroger Jackie sur sa vie le gênait. Il trouvait cela embarrassant de poser toutes ces questions personnelles. N'oublions pas le contexte émotionnel de l'époque : il questionne une célèbre Première dame qui est alors une femme en deuil<sup>1</sup>. »

Finie la femme cachée derrière ses foulards et ses immenses lunettes. Ces accessoires de pacotille ont contribué à nous induire en erreur sur la vraie Jackie. Face à Arthur M. Schlesinger, elle est naturelle, souriante, telle qu'en elle-même.

C'est une jeune veuve de trente-quatre ans, encore pétrie de douleur, qui s'exprime de manière suave, avec un phrasé lent, parfois à la limite du murmure. Elle lâche ses mots dans un souffle étrange, mais sa diction impeccable est bien celle des femmes de son temps et de son rang. Si elle paraît souvent affectée, à la limite du ridicule, c'est parce qu'elle incarne la bonne société américaine.

La mythique épouse de John F. Kennedy accueille Arthur M. Schlesinger au printemps 1964, moins de quatre mois après l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy. En quittant la Maison Blanche, elle s'est achetée une maison datant de 1794 située en face de celle de Robert Todd Lincoln, le fils aîné d'Abraham Lincoln. À cette époque, Jackie Kennedy vit une

---

1. Entretien avec l'auteur.

période de dépression ; outre le chagrin, elle est excédée par les hordes de touristes et de paparazzis parquées autour de sa maison, guettant le moindre de ses mouvements et dégainant leur appareil photo dès que la porte s'ouvre.

En arrivant au 3017 N Street, Arthur M. Schlesinger découvre cette folie. Pour l'historien, ces entretiens n'ont donc rien d'orthodoxe... Durant huit heures, divisées en sept entretiens, l'ancienne maîtresse de la Maison Blanche se livre. Le premier rendez-vous a lieu le lundi 2 mars. Chez elle, dans un cadre intime, Jackie Kennedy se permet d'être elle-même, de se laisser aller. Le rituel est toujours le même : sur une table basse, Schlesinger dépose son magnétophone à côté d'une boîte à cigarettes en argent et encourage Jacqueline Kennedy à évoquer ses souvenirs et ses impressions.

Caroline Kennedy précise : « Ce n'était pas une interview à proprement parler mais une "conversation" enregistrée<sup>1</sup>. » On comprend pourquoi la First Lady a tendance à faire des digressions ou à sourire en se remémorant tel ou tel événement. On l'entend souffler des volutes de fumée et allumer régulièrement son briquet. Celle qui refusait d'être prise en photo avec une cigarette (et qui a même fait renvoyer un photographe accrédité de la Maison Blanche pour avoir violé cette règle sacrée) ne s'interdit rien. L'auditeur entend aussi les deux protagonistes se servir des verres d'alcool comme s'ils s'étaient réunis pour l'apéritif. Chose rarissime et plus surprenante encore, la louve si protectrice accepte de faire parler ses petits, Caroline

---

1. « Good Morning America », ABC News, 14 septembre 2011.

et John-John, qui viennent parfois interrompre la discussion. Du jamais vu.

Pour la première fois, elle dévoile sa vie avec John Kennedy. Elle évoque des conversations privées entre elle et son mari, elle raconte les coulisses, les remaniements, les crises politiques. Tout ce que nous n'avions jamais entendu. En revanche, pas question de trouver la moindre critique à l'égard du président. Même détendue, et dépressive, Jackie Kennedy sait pourquoi elle raconte tout cela. Elle veut faire entrer JFK au Panthéon des grands chefs d'État américains. Elle veut préserver la flamme et créer la légende. En tant que First Lady, elle a déjà réussi à transformer la Maison Blanche en un nouvel emblème des États-Unis. Ces conversations n'ont qu'un but : consolider le travail accompli et construire le « mythe Kennedy ».

Les infidélités de son mari sont donc tues, les graves tensions au sein du couple aussi. À l'entendre, elle a épousé le plus merveilleux des hommes. Il est vrai que, à cette époque, si toute la presse et les adversaires politiques de JFK sont au courant de ses frasques, personne n'aurait utilisé cet argument contre lui. Cela amuse – ou impressionne – plus que cela ne choque. C'est donc une famille idéale, à l'image d'une affiche de campagne, que Jackie Kennedy tente de dépeindre.

Malgré ces petits arrangements avec la réalité, sa personnalité frappe l'auditeur. En découvrant ces conversations, une interrogation me revenait sans cesse : et si on ne savait rien de Jackie Kennedy et du rôle qu'elle a pu jouer ?

Lors de la parution de ces enregistrements en 2011, de nombreuses émissions spéciales ont été diffusées aux États-Unis. De longs extraits audio étaient



analysés par des historiens. C'est ce matériel inédit, ainsi que des interviews de proches, qui ont été à la source de mon travail pour étudier l'influence de la Première dame et son action à la White House.

Il m'a paru évident qu'il fallait redécouvrir sa vie en mettant en parallèle ce témoignage avec son parcours. L'objectif: permettre à Jackie Kennedy de se raconter elle-même. De dévoiler ses sentiments, ses impressions, avec ses propres mots.



# 1

## Et Paris créa « Jackie »

« *No comment!* » Malgré cette réponse sans appel, le téléphone de la maison de couture Givenchy, avenue George-V, sonne encore et toujours. Les journalistes du célèbre magazine américain *Women's Wear Daily* ont eu un tuyau : Jackie Kennedy aurait clandestinement commandé des robes au jeune couturier parisien, en vue de sa visite officielle dans la capitale française. La toute nouvelle First Lady aurait jeté son dévolu sur le protégé de Balenciaga, Hubert de Givenchy, prodige que le milieu de la mode s'arrache.

Aujourd'hui, celui que l'on appelle « monsieur de Givenchy » s'amuse en se remémorant cette frénésie du printemps 1961. « Nous avons été harcelés par la presse ! Tout le monde voulait savoir ce que Jackie porterait ! » À quatre-vingt-sept ans, ce monument du chic français reçoit dans son hôtel particulier avec simplicité et raffinement. « Nous passons notre temps à décrocher le combiné pour répéter : "Nous n'avons rien à déclarer !" Nous avons ordre de ne faire aucun commentaire. L'attaché de presse de la Maison Blanche avait été formel<sup>1</sup>. »

---

1. Entretien avec l'auteure.

Il faut comprendre l'empressement des journalistes à l'affût du scoop. À Paris, c'est l'effervescence. Ce mercredi 31 mai a été déclaré jour de fête nationale pour la première visite du couple Kennedy en France. Malgré la pluie qui tombe à grosses gouttes, tous les Parisiens sont dans les rues pour apercevoir ce couple hors du commun associant élégance princière et glamour hollywoodien. Pour reprendre l'expression utilisée par Pierre Viansson-Ponté dans *Le Monde* du 10 novembre 1960, John Kennedy, « [...] aux côtés de sa femme, fait penser à l'affiche publicitaire dont rêve l'Amérique : [...] Jack et Jackie, beaux, jeunes, riches, heureux<sup>1</sup>. » L'image est encore plus vraie lorsqu'ils sont accueillis à Orly par Charles et Yvonne de Gaulle. Ce sont deux mondes qui se font face : celui d'hier et celui de demain. « *Did you have a good aerial voyage?* » demande le Général dans un anglais approximatif. Face à lui, le couple Kennedy semble surgir d'un film en Technicolor illuminant une France en noir et blanc.

Hubert de Givenchy poursuit : « Tout Paris était en émoi. Et la presse avait raison ! Dans le plus grand secret, le staff de la First Lady nous avait contactés. Nous avons travaillé dans le vague à l'élaboration d'une tenue. Mais nous n'étions pas sûrs quelle la porterait... ! » Car Jackie Kennedy ne veut pas faire de faux plis. Souvent critiquée pour ses toilettes achetées à Paris et non aux États-Unis, elle hésite à s'afficher durant ces trois jours de visite officielle en haute couture made in France... Afin de se laisser le temps de la

---

1. Pierre Viansson-Ponté, « Kennedy, un président de charme », *Le Monde*, 10 novembre 1960.

réflexion, elle a donc fait empiler dans ses trente-cinq malles des copies réalisées comme toujours par son compatriote et couturier préféré, Oleg Cassini. « Nous avons été informés au tout dernier moment de son choix, dévoile Hubert de Givenchy. Une heure avant le départ pour le grand dîner donné en l'honneur des Kennedy au château de Versailles – une heure avant seulement! –, nous avons pu répondre aux journalistes! Nous savions enfin qu'elle serait habillée par notre maison », raconte le couturier en souriant.

Un choix stratégique que Jackie Kennedy ne regrette pas : dans la somptueuse robe du soir ivoire, en soie brodée de perles fines, la First Lady illumine la galerie des Glaces. Coiffée par le génie de la fibre capillaire, le grand Alexandre, elle est radieuse. Dans le magazine « people » de l'époque, *Jours de France*, Hubert de Givenchy exulte : « C'est un hommage à toute la mode française que vient de rendre avec éclat la Première dame des États-Unis<sup>1</sup>. » Le couturier va évidemment profiter de cette publicité prodigieuse. Aujourd'hui, il raconte : « C'était une vitrine inégalable ! De mon côté, je n'ai rencontré Mrs Kennedy que le lendemain. Je l'attendais à l'ambassade des États-Unis, place d'Iéna. J'ai entendu les voitures et les motos qui l'escortaient. Et elle est arrivée tout sourire, défilant devant moi tel un mannequin, dans le manteau rose que nous lui avons confectionné, en me disant avec beaucoup d'humour et avec son charmant accent : "Mon mari m'a dit que j'étais très bien habillée." » Ravie de son succès à Versailles, Jackie Kennedy, comme à son habitude, avait déjà remercié

---

1. *Jours de France*, n° 343, 10 juin 1961.

le couturier d'un petit mot bien tourné : « Avec les compliments du Général ! »

Il est vrai que Charles de Gaulle, souvent peu amène et austère, a fait montre d'une amabilité exceptionnelle envers le couple américain. Une gageure. Un mois avant son voyage, le nouveau locataire de la Maison Blanche, John Fitzgerald Kennedy, recevait pourtant un rapport confidentiel de la CIA décrivant le président français comme « impénétrable, inaccessible aux idées des autres ». D'autant que JFK est dans ses petits souliers. Le fiasco de la baie des Cochons a eu lieu un mois avant. Cette tentative d'invasion militaire de Cuba, destinée à renverser Fidel Castro, a fait de lui la risée des grands de ce monde. Un coup de force bâclé, certes planifié sous l'administration de son prédécesseur « Ike » Eisenhower, mais qui a mis au jour son inexpérience.

En pleine guerre froide, ce voyage en Europe est crucial. Arrivé au pouvoir six mois auparavant, John Fitzgerald Kennedy doit redorer son blason au plus vite et resserrer les liens avec ses alliés historiques. Et pour enjôler ces vieux messieurs libidineux – qu'ils soient français, russes ou britanniques –, JFK compte sur son arme secrète : sa femme.

Dans ses conversations avec Arthur M. Schlesinger, Jackie Kennedy évoque longuement ce voyage officiel qui a changé sa vie. Non sans fierté, elle souligne que, avant d'arriver à Paris, elle seule avait déjà rencontré l'homme du 18 Juin. En 1960, son sénateur de mari était en campagne lorsqu'elle a été brièvement présentée au Général lors d'une réception à l'ambassade de France à Washington. L'ancienne étudiante en littérature française, très francophile, s'entretient dans

la langue de Molière avec de Gaulle et parvient à le charmer.

Une rencontre furtive que le président français n'a pas oubliée. Aussi, dès le premier déjeuner à l'Élysée, la visite des Kennedy s'engage à merveille. Le Général reprend sa conversation érudite avec son interlocutrice qui lui pose des questions historiques sur la fille de Louis XVI ou le duc d'Angoulême, comme le rapporte *Jours de France*. Charles de Gaulle très étonné se penche vers le président américain : « Mrs Kennedy connaît mieux l'histoire de France que la plupart des Françaises<sup>1</sup> ! »

Lors des enregistrements effectués par l'historien Schlesinger, Jackie Kennedy prend le temps de peser ses mots, qu'elle susurre presque, légèrement émoussillée par les verres d'alcool qui se succèdent. Nous sommes dans les années 1960 : savourer un « *scotch on the rocks* », à 16 heures, en fumant cigarette sur cigarette fait partie des mœurs. La jeune veuve a perdu son mari quatre mois plus tôt et a besoin de « réconfort ». Agréablement installée chez elle, jouant avec son verre en cristal dans lequel les glaçons s'entrechoquent, la femme du président américain se laisse aller à la confidence. Celle que la famille Kennedy a longtemps considérée comme une poupée de porcelaine, se moquant de sa voix haut perchée de petite fille, savoure son triomphe. Selon elle, Charles de Gaulle était très courtois, galant avec la gent féminine. Pour être clair : elle sait qu'elle l'a intéressé.

---

1. Philippe Alexandre, « Paris reçoit Jack et Jackie Kennedy », *Jours de France*, n° 342, 3 juin 1961.

Cette femme si secrète, « *control freak*<sup>1</sup> » avant l'heure, lâche les rênes en évoquant ce voyage sans fausse modestie. Il est vrai que le dîner dans la galerie des Glaces reste un souvenir. Elle se souvient de la table extraordinaire à Versailles, de la nappe couverte de broderies, de la vaisselle d'or et – détail parfait – de l'encrier de Napoléon trônant fièrement devant les convives. La jeune romantique est sous le charme durant cette soirée d'apparat où de Gaulle a voulu, comme Louis XIV en son temps, épater la galerie... Il veut donner à voir au président américain une illustration 3D de sa « certaine idée de la France », peu prise au sérieux par le libérateur yankee et son acolyte britannique. Dans cette partie d'échecs diplomatique, où chacun veut impressionner l'autre, tous les moyens sont bons. Et Jacqueline a beau être mariée à l'homme le plus puissant de la planète, le faste de l'Ancien Régime l'éblouit.

John Fitzgerald Kennedy n'a pas le même frisson. Pour le voir s'allumer, rien de tel qu'une actrice de la Paramount ou de la Fox. Au lieu de cela, il doit jouer les « gentilshommes » auprès de la très vénérable Yvonne de Gaulle, qui, disons-le tout net, n'est pas franchement son type. Jackie Kennedy s'en amuse. Elle confie que la Française paraissait fatiguée à force de multiplier les visites officielles. Malgré tout, son mari tente d'engager la conversation avec sa voisine de table. Il fait mine de s'émerveiller devant la nappe, pour lancer la discussion. Son interlocutrice, très premier degré, rétorque que celle du déjeuner lui plaisait davantage...

---

1. Besoin obsessionnel et impérieux de tout contrôler, notamment sa propre image.